

**« Avec quoi analyse-t-on ? » : une question qui interroge.**

Je voudrais mettre l'accent sur la question que se pose, que nous pose, Olivier Grignon.

Sur la question elle-même, plus que sur les réponses que nous pouvons penser qu'il y apporte, ou non, dans cet exposé présenté à Reims en 2007, dans le cadre des journées de La Criée.

Cette question, dont l'énoncé est aussi le titre de ce colloque est donc :  
*Avec quoi analyse-t-on ?*

Peut-on vraiment répondre à une telle question ? Olivier qui la pose, y répond-t-il pour son propre compte ? Laissons dans l'immédiat ces questions ouvertes. Nous pouvons remarquer que, d'entrée de jeu, la question posée fait l'objet de nuances, et se trouve mise dans une perspective d'ensemble :

*« Avec quoi analyse-t-on ? En tout cas avec quoi, je crois que j'analyse ? Je ne pourrai pas vous dire tout, bien sur, sur cette question intime et en partie insue. (...) Il est certain que ce dont je vais vous parler ne pourra être qu'un petit morceau d'un ensemble ».*

Mais, réponse ou non, une question vaut pour elle-même, pour le mouvement de pensée qu'elle suscite.

Dans son séminaire *Théorie et interprétation des rêves chez Freud et Lacan*, Olivier note, au plus près de son expérience clinique, que les questions sont faites pour nous déboucher l'oreille, pour arriver à situer le lieu où entendre et agir. « *Entendre là, agir là* ».

***Le mouvement de la question et le déplacement dans l'analyse.***

Avec quoi croyons-nous analyser ?

Il s'agit pour nous, auditeurs autrefois, lecteurs aujourd'hui, de faire nôtre cette question, de pouvoir l' «attraper».

Attraper, arracher, sont des formulations récurrentes dans le vocabulaire d'Olivier Grignon. Elles me semblent, chaque fois qu'elles apparaissent, être un appel à ne pas passer à côté de la difficulté rencontrée. Car bien souvent les questions nous dérangent, et s'accompagnent d'un évitement irrépressible. S'approprier une question mise en jeu, ce n'est pas vouloir la faire disparaître au plus vite, en se précipitant vers les réponses qui se proposent d'abord. Il s'agirait plutôt, à l'inverse, de parvenir à d'abord dire non à celles qui pourraient s'imposer très vite, afin que, dans un écart, et même une sorte d'évidement, un temps de suspens prenne place, favorisant la résonance singulière de ce qui interroge.

La plupart du temps, les réponses immédiates viennent saturer l'espace entr'ouvert par le surgissement, parfois surprenant d'une question.

C'est pourquoi on a pu dire, avec finesse, que la réponse était le malheur de la question.

Dans un autre article, Olivier Grignon épingle notre besoin d'être tranquille avec des certitudes bien ancrées, comme par exemple, celles qui nous permettent de camper, comme il l'écrit, sur le grand A comme lieu de la vérité. Et il ajoute, en hommage à Lacan :

*« Si vous écoutez des enregistrements du séminaire de Lacan, vous voyez qu'il y a des phrases entières où il faut leur donner exactement le sens contraire de ce qui est écrit (...) il vous retire toujours le tapis de dessous les pieds. Lacan c'est un as pour faire que de toute façon il n'y a pas de « enfin », on n'y sera jamais ! »<sup>1</sup>*

C'est dire qu'un mouvement de questionnement n'est pas destiné à s'arrêter trop vite. Nous pouvons en faire l'expérience directe à la lecture des textes qui accompagnent, dans ce volume, l'article qui nous occupe.

Olivier Grignon met en œuvre une exigence de ne pas se payer de mots, et il n'hésite pas à procéder, dans ses élaborations, à un renvoi de questions en questions, qui maintiennent la réflexion dans une vivacité qui stimule la pensée.

Lacan, dans l'un de ses séminaires, compare les concepts et les questions qui nous taraudent, à ces fleurs en papier japonaises, élaborées selon la fameuse technique de l'Origami, d'abord toutes resserrées sur elle-même, et qu'il faut poser sur l'eau pour qu'elles s'ouvrent, et s'épanouissant, révèlent leurs formes.

Une question est comme un monde à déployer, avec ou sans réponse.

---

<sup>1</sup> Olivier Grignon, *Avec le psychanalyste, l'homme se réveille*. Le réel c'est le discontinu, p. 154-155.

N'est-ce pas d'ailleurs ce qui se passe dans le procès de l'analyse?  
C'est bien souvent avec des questions impossibles, sur lesquelles on ne cesse de buter, sans savoir même par quel bout les prendre, que l'on arrive en analyse.

Des questions parfois ignorées de soi-même, auxquelles nul accès n'avait jamais pu être frayé, mais autour desquelles tout tournait à notre insu.  
C'est en accédant à ces apories, et avec leur dépliement, que d'essentiels déplacements deviennent possibles.

En empruntant à Aristote son vocabulaire, le mouvement d'une cure pourrait se voir comme la possibilité de porter à leur entéléchie, à leur accomplissement, ces points de butée, de paralysie, et de pouvoir, du coup, entrer dans un autre espace d'existence.

Les questions posées par Olivier surgissent dans des formes souvent très directes, très simples, comme dans un énoncé verbal; par exemple : « *C'est quoi ça,* » à propos de la triméthylamine, ou encore : « *ça veut dire quoi le désêtre ?* » ; et, concernant un tournant dans la pensée de Lacan : « *Qu'est-ce que c'est ?* »

Difficile, devant la forme de ces questions de ne pas songer à Socrate, à cette capacité d'étonnement qu'il a initiée, sur ce qui semble si bien connu qu'il ne serait pas de mise d'imaginer s'y arrêter.

Olivier Grignon, de façon analogue, soutient, au sein de la psychanalyse, le même effort pour retrouver « *ce qui est perdu dans l'usage éculé du mot* »<sup>2</sup>, avec la même distance, la même vigilance par rapport aux dogmes et à leur enseignement.

A chaque occasion, il se battait, bec et ongle, pour que nous ne laissions pas s'enliser la psychanalyse dans le champ de l'explication, lequel conduit inévitablement à ce qu'il avait appelé, pendant tout un temps, « *la psychanalyse pornographique* ».<sup>3</sup>

Dans un numéro spécial du *Coq Héron*, intitulé *Françoise Dolto et la transmission de la psychanalyse*, il insistait sur la nécessité « *d'entrer dans un état de subversion de l'idéologie analytique* ».<sup>4</sup>

C'est là un point crucial, en effet.

---

<sup>2</sup> p.151.

<sup>3</sup> Voir par exemple le document interne du Cercle Freudien : *Résistance dans l'analyse et conduite de la cure : la présence du psychanalyste*.

Document réalisé avec Jean-Jacques Blévis en 1987 et qui comporte une contribution de Françoise Nielsen.

<sup>4</sup> Le Coq-Héron N° 168, 2002. *L'apport de Françoise Dolto dans la psychanalyse*, p.14.

Ne pas abandonner la psychanalyse aux ravages de l'idéologie, fut-elle analytique, me semble essentiel pour redonner à la clinique la place centrale, singulière, qui est la sienne.

Voilà aussi qui permet de ne pas réduire les questions qui s'énoncent à une invite à constituer du savoir et à entrer, ainsi, dans l'antichambre du discours universitaire.

Dans les textes d'Olivier, ce qui me parle et me touche tout particulièrement, c'est cette exigence là, ce refus d'enclorre la psychanalyse dans des systèmes figés qui aboutissent, en fin de compte, à la mettre à mort.

Ne pas cesser d'interroger ce qu'elle devient, ce que nous avons à penser de notre pratique, dans l'actuel, voilà une orientation à ne pas perdre de vue car elle se répercute sur la question de la transmission de la psychanalyse.

Dans l'article sur la passe, on peut lire ceci :

*«Au centre, il y a le trou. (...) Ce qu'il y a à transmettre, c'est qu'il n'y a rien d'autre à transmettre. J'insiste sur ce redoublement négativé : Il n'y a pas à transmettre « quelque chose », il y a à transmettre qu'il n'y a rien à transmettre ...d'autre que quoi ? Qu'une expérience (ce qui justement ne se transmet pas), l'expérience qui fait l'épreuve de ce vide. »<sup>5</sup>*

### ***L'expérience d'une « commune présence ».***

Il me faut aussi vous avouer qu'il y a dans la question en jeu ici, *Avec quoi analyse-t-on ?* quelque chose qui m'arrête et me laisse comme interloquée, m'empêchant d'attraper, et de faire vraiment mienne cette interrogation là.

Ce « *avec quoi* » ? me stupéfait.

Que nous fait-il entendre ? Et comment, surtout, le faire consonner avec ce que, par ailleurs, Olivier nous donne à penser ce qu'est pour lui la psychanalyse ?

Ne sommes-nous pas en présence d'une certaine distorsion, nous entraînant en des directions fort opposées ?

Une question tellement dérangement, finalement, que je me suis prise à regretter que la question en jeu n'ait pas été plutôt *avec qui* ?

*Avec qui analyse-t-on ?*

Car oui, on n'analyse jamais tout à fait seul, même au plus aigu des moments de solitude que l'on est amené à traverser.

---

<sup>5</sup> *La passe : une fabrique de littorals*, p.54

En ce qui concerne Olivier Grignon, il aurait été aisé de convoquer la figure de Françoise Dolto, celle dont, manifestement, la rencontre l'a bouleversé.

Il nous en parle de manière très explicite dans ce numéro du *Coq-Héron* que je citais précédemment.

Lacan aussi accompagne Olivier Grignon, mais pas du tout depuis le même espace, me semble-t-il, et pas sur les mêmes questions. Pas dans cette « *commune présence* »<sup>6</sup> qu'il connaît avec Dolto, pour emprunter à René Char le titre suggestif d'un recueil de ses poésies.

Françoise Dolto ... « *la psychanalyste la plus libre que j'ai jamais rencontré, la moins assujettie aux chefs, la plus dégagée des théories officielles quand ces théories ne lui semblaient pas correspondre à la vérité de ce qu'elle entendait* »<sup>7</sup> se rappelle Olivier, dans ce très bel article du *Coq-Héron*.

Une liberté dans l'invention clinique, qui a transmis aux analystes quelque chose d'incisif, d'inoubliable, d'inaugural, selon les mots d'Emmanuel Danjoy dans l'introduction qu'il fait de ce numéro spécial.

Une liberté qui évoque aussi cette « *carte blanche* » que donnait Lacan « *à la sensibilité clinique* » comme le rappelle Olivier Grignon.

Avec qui analyse-t-on ?

Avec des présences qui font pour soi repère. Celle de ses analystes bien sûr, mais aussi celles d'autres figures amies, comme par exemple, en ce qui concerne Olivier, ce magnifique Barong balinais qui ornait l'un des murs de son appartement, et qu'il évoque dans l'article *Etats de corps*<sup>8</sup>.

Avec auprès de lui, la présence de Guyte, à qui tous ceux qui ont connu et travaillé avec Olivier, doivent tellement.

Guyte, sa femme, à qui il faut rendre un grand hommage, et sans laquelle il n'aurait pas été, je crois, l'analyste, le collègue, et le président du Cercle Freudien qu'il a pu être.

### ***La question de l'acte analytique.***

Mais la question en jeu ici est bien « avec quoi ? ». Il faut donc y revenir. D'autant plus qu'Olivier avait, d'emblée, pris soin de souligner l'importance qu'avait, à ses yeux, cette question là.

Voici ce qu'il en disait :

---

<sup>6</sup> René Char, *Commune présence*, Gallimard 1964.

<sup>7</sup> Le *Coq-Héron*, p.14.

<sup>8</sup> *Etats de corps* p. 246.

*...je crois que quand on s'attaque à cette question, qui est la question centrale, je pense que c'est toujours à la fois la question qui est le point de départ et en même temps le point d'arrivée. Il suffit qu'on en prenne un fil, et normalement tout doit venir. Si on attrape cette question, en vérité toute la psychanalyse vient à la chaîne. »<sup>9</sup>*

C'est dire que cette question est, pour celui qui l'énonçait ainsi, tout à fait décisive.

Elle se prolonge et s'amplifie, avec l'énoncé, réitéré, de difficultés auxquelles nul analyste ne peut prétendre échapper:

*« Qu'est-ce qui rend possible l'ouverture psychique au texte de chaque cure ? »*

*« Qu'est-ce qui permet qu'il y ait du psychanalyste dans le psychanalyste ? »*

*« Comment notre interprétation peut-elle affecter le patient ? »*

*« Comment faire mouche ? »*

*« Qu'est-ce qui arrime le désir de l'analyste ? »*

Et il y a bien d'autres interrogations encore tout aussi incisives et questionnantes, tout aussi impossibles à réduire et faire converger vers des certitudes arrêtées une fois pour toutes, et susceptibles de faire dogme et matière à enseignement.

*« Ce qui vient à la chaîne »*, comme il le dit au début de son propos, relève à l'évidence, d'une réflexion sur l'acte du psychanalyste, sur *« l'effectuation thérapeutique »*<sup>10</sup>, cette effectuation symbolique qui ouvre la possibilité d'une mutation subjective décisive.

Et Olivier Grignon de dire, dans un autre texte de ce recueil, que si la psychanalyse n'a pas la possibilité de parvenir là, et d'éclairer ce qui est opérant, alors elle n'a aucun intérêt.

C'est là manifester une exigence qui touche à l'éthique de l'analyste, qui ne peut pas, ne doit pas, se complaire dans une forme de flou artistique. Chacun est tenu de pouvoir rendre compte, au moins à lui même, de ce qui se joue dans le cours d'une analyse.

La question de l'effectuation thérapeutique n'est pas séparable de la fin, de la visée, d'une analyse, jusqu'à cet ultime qui, pour Olivier Grignon, dévoile, dans une chute irrémédiable, le grand Autre comme objet « a », et non plus comme trésor des signifians.

Basculement vers le non-spécularisable, qui se tient pour lui dans les parages de la psychose et de son savoir.

---

<sup>9</sup> Avec quoi analyse-t-on ? p.79.

<sup>10</sup> Le réel c'est le discontinu. P.159.

## *L'emprise du « comment » et la forme du monde.*

C'est dans le contexte de cette interprétation de l'analyse, si radicale, qu'une note discordante, étonnante, se fait entendre et retient l'attention.

Cette note détonante réside, selon moi, dans ce « *Avec quoi ?* »

La forme de cette question nous inscrit dans un horizon de pensée dont il faut prendre la mesure, et qui me semble incompatible avec ce que, par ailleurs, Olivier nous donne à entendre de ce qu'est pour lui la psychanalyse.

Grévisse dans *Le bon usage*, fait une remarque toute simple, mais fort utile en l'occurrence, sur les pronoms interrogatifs :

La forme simple de ceux ci, pour des personnes c'est *qui*. Et pour des choses ou des animaux, cette forme simple est *que* et *quoi*.

*Avec quoi* nous oriente donc, par une nécessité inscrite dans la langue, vers le monde des choses, vers cet un univers instrumental, seulement préoccupé d'utile et de profit rentable.

Celui-ci est devenu aujourd'hui tellement dominant, que nous risquons de plus même le percevoir, et qu'il ne nous vient guère à l'idée de nous en étonner.<sup>11</sup>

Nous ne cessons d'être, dans tous les domaines, convoqués à identifier et savoir, comment tel peintre a pu peindre ce qu'il a peint, comment il est parvenu à tel effet de transparence dans son tableau, comment tel cinéaste a tourné cette séquence, etc. Comme s'il y avait là, dans cette aspiration à saisir un processus d'engendrement, et la technicité qui l'accompagne, et dans ce goût pour les mises à plat pédagogiques, une voie royale pour approcher ce qu'est une œuvre.

Mais c'est une illusion, et heureusement !

Aucun *comment* explicatif ne sera jamais à la mesure d'un plan de Dreyer, d'une toile de Réquichot, ou de la frappe au piano d'un Glenn Gould.

Et pas plus d'un moment crucial dans une séance d'analyse.

Se demander *avec quoi*, ou encore, *comment procéder*, relève d'une pensée technicienne inséparable d'un souci d'efficacité, d'un impératif d'utilité, voire d'une bonne réussite gestionnaire. Nous côtoyons là, forcément, des formes de pensée causalistes, qui ouvrent la voie à l'explicatif, au pédagogique, et au champ des savoirs méthodologiques dont on raffole de nos jours

Mais de tout cela, Olivier ne cesse, à si juste titre, de faire entendre le danger :  
« *Psychanalyser n'est pas une technique, c'est quelque chose de l'ordre d'une mutation subjective* »

---

<sup>11</sup>Mais les collègues qui exercent en institution sont pris de plein fouet, et de plus en plus cruellement, par ces impératifs gestionnaires, antinomiques avec ce qu'est l'acte thérapeutique pour un psychanalyste.

ou encore,

« *Le psychanalyste est un praticien du psychisme, et pas un technicien* ».

Aucun comment explicatif n'a vraiment sa place pour le psychanalyste tel qu'il nous le donne à entendre. L'exigence de rendre compte de son acte, si difficile dans son fond et dans sa forme, ne se joue pas dans ce registre là. Et lorsque, après avoir lu l'article d'Olivier, nous percevons que, finalement, « la réponse » qu'il apporte à la question qu'il avait lancée, consiste à dire que nous oeuvrons, dans l'analyse, avec « *un état archaïque pré-spéculaire de sujet* », avec le « *sujet aux racines même du langage* »<sup>12</sup>, il est patent que nous sommes fort loin de tout avec quoi, et de l'univers des procédés et des techniques qui se voudraient à destination des jeunes analystes.

La forme que revêt la question, ainsi posée, par Olivier Grignon est marquée, à son insu peut-être, par un état du monde auquel aujourd'hui nul ne peut prétendre échapper.

Elle en porte la frappe, et nous **montre** son empreinte : celle d'un état présent de la subjectivité, qui la prive de plus en plus de la puissance de la parole, en condamnant celle-ci à n'être plus qu'un *instrument* pour communiquer, destiné à être, comme tout le reste, numérisé.

Un état des choses qui ne cesse de mettre en danger la possibilité même de la psychanalyse.

Grâce à cette question, et à ce qu'elle nous transmet dans sa forme même, nous pouvons mieux éprouver à quel risque nous sommes confrontés, afin, souhaitons-le, de parvenir à pouvoir frayer d'autres possibles.

Cette question d'Olivier Grignon me semble donc constituer un appel à ne pas céder, et à maintenir vives les fulgurantes anticipations de Lacan, dès 1953, dans son rapport au congrès de Rome, *Fonction et champ de la parole et du langage*, ou encore dans le séminaire VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, pour ne citer que ces textes emblématiques.

Françoise DELBARY-JACERME.

Mai 2017.

---

<sup>12</sup> *Avec quoi analyse-ton ?* p. 96.